

## Dilemmes

### La filière du Saguenay sur VHS

*Dilemmes* — Canada (Québec) — 1994 — 85 minutes

André Caron

---

Number 177, March–April 1995

Vidéo : des images pour tous

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59398ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Caron, A. (1995). *Dilemmes : la filière du Saguenay sur VHS / Dilemmes* — Canada (Québec) — 1994 — 85 minutes. *Séquences*, (177), 19–20.



## Dilemmes

# LA FILIÈRE DU SAGUENAY SUR VHS



Stéphane Lapointe, Mathieu Gaudreault et Nicolas de la Sablonnière

Un événement plutôt inusité s'est déroulé au cégep François-Xavier-Garneau de Québec les 10 et 13 mars derniers. Des étudiants du programme de cinéma, Nicolas De La Sablonnière et Mathieu Gaudreault, y ont présenté leur premier long métrage de fiction (!?!), une production de neuf mille dollars (!?!... décidément). Le plus incroyable est que cette œuvre ne leur servira pas à passer un cours du programme: il s'agit d'un projet collectif qu'ils ont financé eux-mêmes et qu'ils ont réalisé à trois (avec Yan Savard, un ami du Saguenay) dans leurs temps libres! En soi, c'est déjà tout un exploit pour des jeunes de dix-huit ans.

Bien sûr, on pouvait s'attendre à 85 minutes d'amateurisme aigu, d'interprétation minable, de maladresses techniques, de séquences interminables, bref, à 85 minutes remplies de «bibittes» d'adolescents boutonneux qui se prennent pour Steven Spielberg ou, pire encore, pour Jean-Luc Godard. La projection privée du vendredi soir semblait d'ailleurs confirmer mes soupçons: les spectateurs regroupaient les parents et amis des jeunes créateurs. Quel dilemme pour moi qui ne suis pas de la famille...

J'ai dû cacher mes préjugés sous mon siège dès le début de la projection. *Dilemmes* commence sur les chapeaux de roues. La première scène présente une conversation entre quatre jeunes hommes qui préparent un attentat contre un groupe rival. Il y a de l'électricité dans l'air, car un des jeunes hésite à recourir à la violence armée (!!!) tandis que le frère cadet d'un autre semble beaucoup trop inexpérimenté pour cette vendetta. Cependant, les deux autres sont fermement décidés. C'est à ce moment qu'ils sortent les armes, de vrais revolvers, de vrais colts, de vrais pistolets munis de chargeurs comportant entre dix et dix-neuf balles. *De vraies balles*. Le massacre du Saguenay va commencer.

Il fallait beaucoup de cran et d'audace, ou de naïveté et d'innocence, pour ouvrir ce drame policier à la trame revancharde archi-connue avec une scène qui, pour des amateurs, comporte une grande complexité dramatique et technique. Il est en effet très difficile de monter un dialogue entre quatre personnages sans créer la confusion. De plus, il y a peu de temps pour présenter et cerner les personnages. Pourtant, la scène

fonctionne relativement bien. Le rythme du montage est soutenu, bien que le sens des regards et l'axe des champs/contrechamps ne soient pas toujours respectés. Les auteurs parviennent même à définir quelques simples traits de caractère qui permettront plus tard de développer dans le récit un embryon de psychologie pour les personnages. Une psychologie sommaire, certes, mais c'est encore une fois tout un exploit pour nos débutants.

Un exploit qui ne pouvait me préparer à ce qui allait suivre: je n'avais pas encore vu les fusillades. *Dilemmes* en compte quatre, chacune plus élaborée, plus complexe et plus longue que la précédente, culminant dans un affrontement final digne des films de John Woo. Ces séquences possèdent un raffinement formel qui ne peut que surprendre. Plusieurs personnages se tirent dessus simultanément (plus d'une vingtaine dans le dernier combat), surgissent de toutes les directions et arrivent d'endroits variés. Les plans se déroulent à vitesse normale ou au ralenti et sont montés avec une stupéfiante fluidité. On se laisse entraîner par le dynamisme explosif et la force excessive de ces séquences d'une violence extrême, crue et brutale, jamais encore vue dans un film québécois. On oublie soudainement qu'on assiste à une œuvre de débutants. C'est le meilleur compliment que l'on puisse leur faire.

Si ce long métrage avait été tourné en 35 mm, il aurait probablement coûté quatre ou cinq millions de dollars et aurait sûrement remporté un succès comparable aux films de Chuck Norris, Jean-Claude Van Damme ou Steven Seagal. De toute évidence, ces jeunes manifestent une grande connaissance de ce genre de films américains. Ils ne peuvent d'ailleurs pas éviter les stéréotypes du policier intègre mais violent à la

*Dirty Harry*, du trafiquant cruel et despotique à la *Scarface*, du tueur professionnel au code d'honneur inébranlable à la *Reservoir Dogs*... ou *The Killer*? Bien que Mathieu et Nicolas jurent n'avoir vu ce film de John Woo qu'une fois leur projet terminé, il devient d'autant plus troublant de retrouver des similitudes aussi frappantes entre *The Killer* et *Dilemmes*, surtout dans le lien qui s'établit visuellement entre le policier et le tueur. Pourtant, s'il faut en croire notre duo, le seul film de John Woo qu'ils avaient vu à l'époque était *Hard Target*, avec Jean-Claude Van Damme, un film qui les a fortement influencés.

Comme les *Movie Brats* avant eux, ils font un usage abondant de la citation filmique, reprenant des effets (visuels, sonores, musicaux ou de maquillages) dérivés du style de leurs réalisateurs préférés (John Woo bien sûr, mais aussi Sergio Leone, Paul Verhoeven, Walter Hill, Brian De Palma, Martin Scorsese, Luc Besson). Il est amusant de constater que le jeu de Nicolas de la Sablonnière rappelle celui de Steven Seagal, Mathieu Gaudreault imite Jean-Claude Van Damme, alors que Yan Savard ressemble bien malgré lui à Michael Berryman, la vedette hideuse et goitreuse de *The Hills Have Eyes*. Il s'agit là d'un phénomène bien compréhensible puisque, se dirigeant eux-mêmes, ils se rabattent sur la personnalité des vedettes du genre.

Il n'y a donc rien de bien original là-dedans, mais on sent une rage de filmer qui impressionne grandement. Pour reprendre une expression consacrée, «*on n'iaise pas avec la poque*». Le récit progresse allégrement, sans que le rythme soit pris en défaut. Malgré l'in vraisemblance généralisée des situations, il y a de très bonnes idées de scénario, par exemple, celle de relier émotivement deux scènes par l'impact d'une balle, le personnage présent dans les deux scènes ayant été blessé au même endroit, à l'épaule gauche. Il y a également d'amusants passages qui dénotent un humour sans doute involontaire, parce qu'en totale rupture de ton avec l'ensemble, mais faisant néanmoins basculer le film dans la parodie. Ainsi, après une fusillade qui tourne mal pour les gangsters, l'un d'eux téléphone à son patron et lui dit: «Carl, on n'a pas réussi.» Plus tard, alors que les deux amis — le tueur et le policier — ont éliminé trois de leurs adversaires, un autre gangster rejoint le patron qui est en pleine

conversation avec un client, dans une scène filmée comme un téléroman typique de TVA:

«— Y a eu un p'tit problème avec les gars.

— Quoi?

— Ben, ils devaient me rappeler après avoir fait le coup. Et comme ils l'ont pas fait, j'ai décidé sur place.

— Pis?

— Ils étaient morts!»

C'est donc à travers la forme et le traitement que nos trois lurons s'expriment. Toutefois, ce récit de gangsters typiquement américain transposé dans un contexte québécois force étrangement l'adhésion, peut-être parce que cette histoire d'amitié entre un tueur, un flic et un trafiquant, qui dégénère en affrontement sanglant, ne nous est pas si étrangère que ça. Quand on pense au trafic de drogue auquel se livraient des étudiants de technique policière à Rimouski, on se dit que *Dilemmes* aborde finalement un problème qui nous touche de près. Les auteurs sont également conscients des conséquences qu'entraîne un comportement violent, et il n'est pas surprenant de les voir périr par la violence à la fin.

On le voit, *Dilemmes* s'avère un premier film prometteur en dépit de ses lacunes évidentes. On ne peut oublier la piètre performance du VHS, malgré le soin apporté au cadrage et à la réalisation. La bande sonore se révèle tout de même assez saisissante, surtout grâce à un emploi judicieux de la musique, mais les limites du mixage des voix et des effets sonores se font très tôt sentir. Dans ce genre de projet, la direction des comédiens souffre toujours le plus, puisqu'il s'agit de non-professionnels et que les réalisateurs se dirigent eux-mêmes. Toutefois, l'interprétation d'ensemble s'élève au-dessus des Chuck Norris et des Steven Seagal, ce qui est déjà beaucoup. Enfin, le plus grave problème réside dans la minceur d'un scénario comportant une structure déficiente. Fondé sur un conflit dramatique pourtant solide, le dilemme qui oppose trois amis d'enfance séparés par des rôles de vie différents (policier, tueur, trafiquant: les archétypes du crime à l'écran) n'est pas suffisamment développé.

Aucune de ces faiblesses n'efface l'accomplissement de nos trois aficionados de John Woo. Je n'hésite pas à les comparer à l'équipe que composaient à leur début Sam Raimi et les frères Joel et Ethan Coen. Tout ce qui leur manque, c'est un peu de culture, des études universitaires et de la pellicule 35 mm. Quoi qu'il en soit, retenez-bien leurs noms: Nicolas de la Sablonnière, Mathieu Gaudreault et Yan Savard. Un jour, vous aussi, ils vous étonneront.

André Caron

**Réal., scén. et prod.:** Nicolas de la Sablonnière, Mathieu Gaudreault, Yan Savard — **Photo et mont.:** Nicolas De la Sablonnière, Yan Savard — **Int.:** Nicolas de la Sablonnière (Jacques Demy), Mathieu Gaudreault (Denis Landau), Yan Savard (Tony Valvetta), Claude Lapiere (Pierre Hugues), Stéphane Lapointe (Joel), Pierre Hugues Dorais (Carl), Alain Lapiere (M. Floyd) — Canada (Québec) — 1994 — 85 minutes — **Dist.:** Méga Vision.

## Josette Bélanger, vidéaste

# De la perversion

*Pervertir:* modifier en dérangeant, en détournant (de sa fin, de son sens).

*Consultation:* action de prendre avis; réunion de personnes qui délibèrent.

Je reviens d'une fin de semaine à Ottawa. Plus spécifiquement d'une fin de semaine passée au Conseil des Arts du Canada, parce que je fais partie du comité consultatif de la section des arts médiatiques (cinéma et vidéo). Je ne vais pas me lancer ici dans une description exhaustive du fonctionnement du Conseil, mais qu'il soit noté que chaque discipline possède son propre comité consultatif composé d'artistes pratiquants et du personnel du Conseil, et dont la première fonction, logiquement, devrait être exactement cela: la consultation.

Voilà un mot bien familier du Conseil des Arts, surtout auprès de sa présidente, Donna Scott, et de son directeur, Roch Carrier, qui, justement, viennent d'accoucher d'un livre bleu, soi-disant résultat de la «tournée de consultation pan-canadienne» à laquelle ils se sont livrés en décembre dernier et qui, par son manque de transparence et sa précipitation, n'avait réussi qu'à installer un climat de confrontation entre les hauts dirigeants du Conseil et les artistes.

Or, voici que ce que nous craignons alors se vérifie: Donna Scott et Roch Carrier ne cessent de répéter que le livre bleu est le résultat d'une consultation à laquelle ont participé plus de 2000 artistes à travers le pays. Quand on sait que la majeure partie d'entre nous avons exprimé notre refus de cautionner une telle consultation, l'on est en droit de questionner Madame et Monsieur sur la légitimité de leur propos.

Donc, nous voilà, comité consultatif que nous sommes, réunis à Ottawa pour prendre connaissance du plan stratégique (livre bleu) de Madame (et Monsieur?...). Ce livre nous abreuve à satiété de redéfinitions de critères, de restructuration de programmes, d'uniformisation ou d'uniformité entre les programmes (?), mais quant à savoir ce que tout cela peut bien vouloir dire... Et d'ailleurs tout cela veut-il vouloir dire quoi que ce soit à qui que ce soit? En fait, à toutes les questions que le comité consultatif posera durant cette fin de semaine, la réponse sera toujours identique: on ne peut répondre parce qu'on n'en sait pas plus que vous.

On nous apprend dans le même souffle qu'une équipe de transition a été formée, composée des hauts dirigeants et d'une quinzaine d'employés du Conseil, dont aucun chef de section. Cette équipe, au cours des trois prochains mois, sera employée à temps plein à la restructuration, à la redéfinition de programmes et à la concrétisation des implications que suppose la coupure éventuelle d'environ 80 postes administratifs. Ces gens sont tenus au plus grand secret vis-à-vis de leurs collègues de travail et vis-à-vis des artistes, des conservateurs de musées ou de toute autre personne qu'ils seraient appelés à rencontrer dans l'exercice de leurs fonctions.

De là à s'imaginer que cette équipe de transition sera utilisée de la même façon que les artistes l'ont été, c'est-à-dire pour servir de caution à un livre rouge, vert ou noir qui est, depuis le début, inscrit en lettres de feu dans le cerveau de Madame (et Monsieur?...), il n'y a qu'un pas, d'autant plus facile à faire que rien jusqu'à présent ne semble vouloir démentir cette hypothèse.

Nous assistons présentement à une période riche en consultations de toutes sortes, de toutes provenances. Malheureusement, les gens de pouvoir en ont trop bien compris les mécanismes et nous assistons à la perversion d'un outil essentiellement démocratique qui ne sert plus qu'à justifier et cautionner les décisions qui sont déjà pensées et planifiées. Il n'y a qu'à songer aux commissions Spicer et Bélanger-Campeau, ainsi qu'au rapport Allaire, qui auront permis à Mulroney et Bourassa d'agir comme bon leur semblait, sous le couvert de la légitimité, puisque la consultation avait été faite... (qu'en sera-t-il de Parizeau?). De toutes parts, de toutes provenances, nous sommes tous profondément trahis par des gens qui se donnent bonne conscience tout en évitant de prendre leurs responsabilités et d'assumer les conséquences de leurs gestes. Tout est de plus en plus flou, les frontières ne sont jamais là où l'on pense et nos hauts dirigeants pourront régner à leur guise sur de vastes et mornes lieux sans esprit, cachés derrière ces écrans de fumée qu'ils auront osé nommer consultation.

C'est ainsi que les mots et les choses sont perversés et se perdent, que la mémoire s'embrouille et s'efface, et que plus personne ne comprend l'Autre. C'est ainsi que les divisions se font, que le tissu social s'effiloche et que l'on réussit à nous faire croire que tout est comme tout doit être et que, de toutes façons, rien ne sert de poser des questions puisque la réalité telle qu'on la connaît est là pour nous ramener à l'ordre, c'est-à-dire à elle-même, et nous prouver une fois de plus qu'on a tort et qu'il ne faut surtout pas prendre nos rêves pour la réalité.

On me pardonnera cette carte blanche. J'aurais voulu vous parler de création ou, mieux encore, vous offrir à rêver, donner à voir, à entendre de grands espaces clairs et ensoleillés, réfléchir le printemps qui vient nous reflourir. Mais par les temps qui courent, il semble impossible d'ignorer Madame, Monsieur et leurs semblables qui ne rêvent que du jour où ils pourront entonner tous en chœur les paroles célèbres de Margaret Thatcher: «Il n'y a plus de société, seulement des individus.»

Josette Bélanger